

Ces villes qui n'en sont pas...

Vanessa Stasse

Number 107, Fall 2005

Écrire la ville

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14288ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Stasse, V. (2005). Ces villes qui n'en sont pas.... *Moebius*, (107), 119–124.

VANESSA STASSE

Ces villes qui n'en sont pas...

WATERVILLE : Estrie, Québec

Waterville n'est pas une ville, mais un village. Sauf qu'à huit ans, il n'y a que la ville, la campagne, et moi, je ne prenais pas l'autobus jaune pour rentrer à la maison, je rentrais à pied, même le midi. *Dans ma p'tite ville, on était juste 2000 pis la rue principale, elle s'appelait... la rue Principale.* Elle divisait la municipalité (tiens !) sur l'axe est-ouest. En face de chez moi, il y avait un espace vert, aujourd'hui grugé par des stationnements (le progrès !), où les jeunes venaient boire leur bière et *cruiser*, les soirs de fin de semaine. Ma sœur et moi nous remplissions les poches le lendemain matin, alors que nous allions ratisser à la première heure les bouteilles vides qu'on allait revendre au dépanneur.

C'est là où tout a commencé pour moi, si je puis dire. Je n'y suis pas née, mais j'y ai immigré. Depuis Waterville, beaucoup d'eau a coulé sous les ponts et j'en ai connu des villes. J'en ai retenu deux qui prétendent au titre (de ville), mais qui sont en fait de curieuses créations humaines, deux modèles contrastés de ce que le futur nous réserve... peut-être.

AUROVILLE : Tamil Nadu, Inde

Auroville, « la cité de l'aurore », n'a rien d'une ville. Elle aurait dû s'appeler « Auroanthropie » ou quelque chose comme ça, puisque le lieu se veut le berceau, ou l'aube, d'une nouvelle humanité.

Physiquement, Auroville est une constellation de communautés et de communes rassemblées sur un terrain de 800 acres, un cadeau du gouvernement indien qui a littéralement cédé une parcelle de son territoire national au projet ambitieux de Mère et de Sri Aurobindo. Un territoire occupé, en somme – ils le sont tous –, car une population tamoule vivait depuis des milliers d'années dans le périmètre de cette dorénavant aire « internationale ». Ici, il faut des guillemets à « internationale » : lors de son inauguration en 1968, 175 couples d'autant de pays du monde sont venus déposer une poignée de leur terre d'origine dans une urne symbolisant l'unité des peuples. Or, à présent, les quelque 1500 habitants d'Auroville sont originaires d'une trentaine de pays. Vous donnez votre langue au chat ? Ils ont émigré de ces fameux « pays occidentaux » et il faut chercher longtemps avant de voir un Africain dans les parages. Auroville appâte l'Occidental blanc qui en a marre de la vie civilisée. Et ici, la vie est ultracivilisée : on médite au Matrimandir, on mange des algues et on se soigne avec des thérapies *très* alternatives.

Le Matrimandir, qui se veut être l'âme d'Auroville, sis en son centre, est aussi un projet architectural bien concret : une boule plaquée de feuilles d'or sert de temple de méditation et c'est également un monument d'attraction touristique certain. Pour y accéder, il faut se procurer des laissez-passer au centre des visiteurs et s'y rendre le jour même. La file zigzague dans les jardins qui l'entourent et nous sommes bien gardés en rang.

À l'entrée du temple, il faut se déchausser. Après une montée en colimaçon, on pénètre dans l'antre du Matrimandir, une immense pièce circulaire dont le sol est coussiné. Ouh ! L'âme d'Auroville est glaciale, ma foi ! L'air climatisé tourne à plein régime, un contraste que mon corps n'apprécie pas trop. La boule de cristal au milieu de la pièce ne parvient pas à captiver mon attention suffisamment pour me faire oublier ma chair de poule. De mauvaises langues disent que si les Aurovilliens sont si enclins à la méditation, c'est pour la fraîcheur du Matrimandir : la température extérieure frôle les 40 °C.

Je suis logée dans une communauté qui sert d'école primaire pour les enfants tamouls du village. Comme je ne parle pas le tamoul, je suis reléguée à la garderie. Avec les tout-petits, je gesticule, lance le ballon et câline quand un enfant a de la peine. Si cette communauté a voulu se mettre au service de la population locale, la commune voisine, elle, emploie les parents de ces enfants comme cuisiniers, jardiniers et femmes de ménage.

ALPHAVILLE : São Paulo, Brésil

Alphaville consiste en une tout autre forme de constellation : ce sont des îlots de « ville clôturée » (*gated-community*), disséminés en région métropolitaine de São Paulo. Alphaville n'est pas une ville, c'est une prison.

Mon amie Edilene, elle, vient du paradis terrestre, une petite communauté de pêcheurs sur le littoral amazonien, dans le Nord du Brésil. Mais il n'y a pas d'avenir au jardin d'Éden, c'est bien connu. Que des serpents et des mangues (en l'occurrence). Alors, elle a pris le bus avec trois enfants qu'elle amenait à sa cousine, exilée depuis déjà quelques années pour faire contre bonne fortune mauvais cœur dans la mégapole brésilienne.

Sandra a su convaincre Edilene avec des perspectives d'emploi, elle qui rêvait d'être infirmière, mais qui n'avait pu terminer ses études, faute de moyens financiers. Sandra avait fait miroiter de fausses avenues et plutôt qu'infirmière auxiliaire, Edilene est devenue employée domestique à Alphaville.

Je me suis retrouvée aux portes grillagées et bien gardées d'une des enclaves d'Alphaville, à montrer patte blanche : après un coup de fil vérifiant mon identité auprès de mes hôtes et mon passeport pris en otage à la guérite, j'ai pu pénétrer dans la ville fortifiée. Je suis arrivée chez les patrons d'Edilene après une série de rues désertes, de châteaux plus impressionnants les uns que les autres et de pelouses tondues au ras des pâquerettes. La, heu... *maison* compte 23 pièces. Y habitent un couple et leur petite fille

de huit ans. Malgré cet espace, la chambre d'Edilene est située dans la remise attenante à la maison, une pièce d'une humidité étouffante tout juste grande pour un matelas et une petite télé noir et blanc !

Sous le même toit, on trouve une salle d'entraînement, une salle de projection et quelques bibliothèques. Avec tout ça, plus jamais besoin de sortir de la maison, ni pour aller faire son Nautilus ni pour aller au cinéma. Edilene me confie que sa patronne est dépressive et n'a aucune amie. Le voisinage n'est pas une pratique noble entre capitalistes qui rivalisent. On joue à qui aura le plus d'autos garées devant la résidence, et pour les confidences, on repassera.

Edilene est donc payée (à peine) pour être l'amie de la mère et la mère de la petite fille, puisque la mère est trop déprimée pour s'en occuper. Elle gagne 200 réais par mois, c'est-à-dire à l'époque 70 dollars, dont le quart est envoyé à sa mère et un autre quart est remis à sa cousine qui lui fait payer pension pour le jour et demi de congé qu'elle y passe par semaine. Ce qui, en outre, ne la change guère de sa semaine, puisqu'on la retrouve à préparer les repas et à s'occuper des trois jeunes.

(Depuis lors, un groupe de sans-abri et autres personnes ayant peu de ressources économiques se sont cotisés pour payer une formation d'infirmière à Edilene. Depuis, elle s'est trouvée un emploi dans un hôpital et est en train de s'acheter une « maison », c'est-à-dire un petit trois pièces, mais enfin, c'est chez elle.)

Alphaville est vraiment une utopie, un non-lieu, un concept : c'est l'achat d'une prison dorée à sécurité maximale contre le crime (il faut rappeler que des quartiers du Brésil sont considérés comme des zones de guerre à basse intensité). Ça rappelle l'autre utopie de Godard, le film homonyme *Alphaville*, où un système ordinateur gère la ville et ses habitants. Ces derniers ont perdu toute habileté à penser, à communiquer et à aimer.

Collectif À GO-GO

Grande à présent, je n'ai voulu vivre ni à Waterville ni à Auroville et encore moins à Alphaville. Il a fallu que je m'invente une synthèse de tous ces modèles, avec d'autres qui cherchaient comme moi un lieu à inventer, une utopie.

Je vis à la fois dans une grande ville et en petite communauté. Dans la première, il y a 130 000 habitants, dans la seconde, nous sommes douze. Douze à vivre sous le même toit et à remplir les neuf chambres de la maison. Nous préparons le souper à tour de rôle et nous jardinons ensemble. En quinze minutes à vélo, nous sommes au centre-ville, à travailler avec des jeunes, dans des jardins communautaires ou au musée. La maison n'est jamais fermée à clé et je m'y sens en sécurité, nourrie par l'amour des copains et entourée d'arbres. Ce sont des réunions hebdomadaires qui régissent notre vie commune et qui stimulent notre capacité de penser, de communiquer et d'aimer. Une utopie au travail...

